Traduit du chinois
et annoté par
Françoise Bottéro et Fu Jie

Cao Naiqian

La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire

Panorama du village des Wen

Bleu de Chine
Gallimard

Extrait de la publication

Cao Naiqian

La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire

Extrait de la publication

Collection dirigée par Geneviève Imbot-Bichet

Extrait de la publication

Cao Naiqian

La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire

Panorama du village des Wen

Roman
traduit du chinois et annoté
par Françoise Bottéro et Fu Jie

Bleu de Chine
Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :
Dao heiye xiang ni meibanfa

© Cao Naiqian, 2005.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Compère

Au petit matin, un âne se met à braire devant l'entrée de la cour.

Œuf-noir : « Merde ! c'est Compère qui rapplique. »

La femme : « Le laisse pas entrer, faut que j'enfile mon pantalon. »

Œuf-noir : « Oh, pour ce que ça change ! »

La femme rougit : « Dis-lui que j'peux pas y aller, je suis malade. En plus, c'est vrai, hein, j'les ai. »

Œuf-noir : « Non, c'est pas possible, un Chinois n'a qu'une parole. »

Œuf-noir sort de la cour accueillir Compère.

Compère redresse le chambranle, y attache l'âne, puis le redresse à nouveau.

Œuf-noir crie vers la maison : « Attrape donc un poulet pour Compère ! Je vais emprunter une bouteille chez Père Wok. »

Compère : « J'ai apporté une bouteille. C'est toujours ta gnôle qu'on descend. »

Œuf-noir : « Dis donc, tout ce qui est à moi est à toi, non ? »

Extrait de la publication

La femme d'Œuf-noir sort dans la cour tête baissée. Évitant leur regard, elle se dirige vers le poulailler.

« Non, pas la peine ! Cette nuit un bœuf est tombé dans le ravin, dit Compère. Quand je suis allé emprunter un âne chez le chef d'équipe de production, putain, sa bonne femme était en train de le cuire. »

Compère détache le sac de peau qui pend au cou de l'âne : « Tiens, si elle est trop dure, fais-la cuire un peu plus. »

Tête baissée, la femme récupère le sac. Évitant leur regard, elle entre dans la maison.

Œuf-noir, tout en buvant : « Elle les a, en ce moment. Attends que ça passe pour repartir. »

Compère : « D'accord. »

Œuf-noir : « D'un autre côté, vu que t'as emprunté un âne à l'équipe de production et que ça te fait perdre des points de travail, il vaut mieux que vous partiez… Mais pour la chose… il faudra attendre qu'elle les ait plus. »

Compère : « D'accord. »

Œuf-noir : « Et le mois prochain, c'est toi qui la ramènes parce que moi, ici, je peux pas emprunter d'âne. »

Compère : « Bien sûr. »

Évitant leur regard, la femme d'Œuf-noir s'affaire, tout en écoutant leur conversation.

Après avoir bu, Œuf-noir dit à la femme : « Va te changer et mets les vêtements que t'as lavés, ou tu seras la risée de l'autre village. »

Compère : « Pas la peine. En passant devant la commune populaire, je lui achèterai une veste et un pantalon. »

Œuf-noir : « On te ruine. »

Compère : « Tu parles ! »

Extrait de la publication

Œuf-noir fait un bout de chemin avec eux. Ils franchissent une côte après l'autre, un vallon après l'autre.

Compère : « Allez, rentre maintenant, ça grimpe. »

Œuf-noir : « T'as raison, je rentre. »

Œuf-noir fait demi-tour à contrecœur. Compère lève sa grosse main et assène un bon coup sur la croupe de l'âne, un bruit de galop saccadé se fait aussitôt entendre.

« Putain ! Allez, filez ! » se dit Œuf-noir tout en marchant. « Il nous fait un rabais de mille yuans sur sa fille, on aura une belle-fille presque gratis. Allez, tirez-vous ! Putain ! De toute façon c'est qu'un mois par an et un Chinois n'a qu'une parole. »

Œuf-noir se retourne et regarde à nouveau.

Il aperçoit les deux pieds de la femme semblables à des navets blancs qui se balancent de droite et de gauche sous le ventre de l'âne.

Le cœur d'Œuf-noir balance lui aussi de droite et de gauche, comme les deux navets.

Extrait de la publication

La femme

Fils Wen a enfin trouvé une femme. Au village tout le monde est content. Mais d'après ceux qui ont écouté sous leur fenêtre, elle refuse d'obéir. Elle a serré à mort le cordon rouge de sa taille et interdit à son mari de le défaire. En plus, elle n'a pas arrêté de pleurer toute la nuit.

Et puis, toujours d'après les ragots, non seulement la femme de Fils Wen lui interdit de baisser sa culotte, mais elle refuse d'aller aux champs. Et même quand Fils Wen rentre épuisé des champs, elle refuse de lui faire à manger et ne fait que pleurer toute la journée.

Le village tout entier s'est alors mis à crier au scandale : « Qu'elle ne baisse pas sa culotte la nuit, passe encore. Mais que le jour elle n'aille pas aux champs et ne fasse pas à manger, ça ne va plus ! »

« De mémoire de vieux, on n'a jamais vu ça au village ! disent les gens à Fils Wen.

— Qu'est-ce j'y peux, moi ?

— Si tu veux pas qu'elle t'emmerde, il faut la mater.

— Tu crois que ça marcherait ?

— D'mande donc à ta mère », réplique un homme dont

Extrait de la publication

le visage ridé ressemble à un champ sillonné à flanc de colline, et la barbe à des herbes à moitié broutées par les chèvres.

Fils Wen interroge sa mère. « Une peau devient souple quand on la tanne, c'est pareil avec une femme », lui répond-elle.

Il rentre chez lui et flanque une dérouillée à sa femme. Elle a le visage couvert de bleus.

D'après ceux qui ont écouté sous leur fenêtre : « Ça a marché ! Fils Wen est monté sur sa femme et l'a besognée en gueulant : Putain de ta mère ! Si tu crois que c'est toi que je baise ? C'est mes deux mille yuans ! C'est mes deux mille yuans que je baise ! »

« De son temps, le père de Fils Wen avait fait pareil avec sa mère », fait observer quelqu'un.

Un peu plus tard, la femme de Fils Wen lui fait à manger.

Puis, elle le suit aux champs, la houe sur l'épaule.

« La vache ! Les bleus ! »

« La vache ! Quels bleus ! »

Dans les champs, les femmes font la grimace, clignent de l'œil et secouent la tête.

Extrait de la publication

Simplet-le-cadet devient fou

On n'a pas compris comment Simplet-le-cadet, qui était juste simple d'esprit, est devenu fou. Et on n'a pas compris non plus comment il est redevenu normal.

Le père de Simplet-le-cadet a de l'asthme depuis toujours. Comme les pousses d'herbe douce n'y font rien, il s'est dit qu'il irait à la mine, chez son fils Simplet-l'aîné, chercher de l'éphédrine. La mère de Simplet-le-cadet lui a dit : « Vas-y, ça fait bien six mois qu'on n'a pas reçu un sou de sa part. T'en profiteras pour lui demander des sacs de ciment. » Tout vacillant, le père de Simplet-le-cadet est monté sur la charrette à purin et s'en est allé vers la mine.

C'est le lendemain du jour où son père est parti que Simplet-le-cadet a perdu la tête, pile comme la première fois. Il s'est mis à brailler toute la journée : « Tuer, tuer… » et à frapper le *kang*.

Allongé sur le *kang*, Simplet-le-cadet frappe le lit du plat de sa grosse paume noire, comme un fléau l'aire de battage. Quand il n'en peut plus de frapper, son corps se raidit comme un arc et il gueule la nuque contre le lit : « Tuer, tuer… » Quand il n'en peut plus de gueuler, il recommence à frapper le *kang*.

Extrait de la publication

La mère de Simplet-le-cadet ne s'éloigne pas de lui, elle le garde.

« S'il tue vraiment quelqu'un, on sera foutus, s'il tue quelqu'un, on sera dans la merde. »

La fesse appuyée sur le bord du four, elle est absorbée dans ses pensées, les yeux grands ouverts. Elle réfléchit, puis s'essuie les yeux avec le pan de sa veste. Elle réfléchit encore, puis s'essuie à nouveau les yeux avec le pan de sa veste.

Simplet-le-cadet s'est souvent plaint : « Misère de merde ! On peut même pas manger du pain d'avoine sans qu'il soit coupé de farine de patate ! » Sa mère répondait : « C'est pour te mettre de l'argent de côté. » Lui : « Bordel ! Faudra combien de putains d'années sans pain d'avoine pour amasser deux mille yuans ? »

Ce jour-là, la mère de Simplet-le-cadet lui prépare tout un repas de pain d'avoine, mais il ne mange pas. Il reste raide et ne fait que gueuler : « Tuer, tuer… » en frappant le lit. Tant et si bien que la natte en sacs de ciment collés finit par se déchirer et laisse apparaître la terre battue.

Pour les gens du village, si le médecin-aux-pieds-nus ne peut pas le guérir, il faudra faire venir le rebouteux. Mais la mère de Simplet-le-cadet secoue la tête. Elle sait bien que ça sert à rien, que la dernière fois, ce n'est pas le médecin-aux-pieds-nus ni le rebouteux qui l'ont guéri.

« S'il tue vraiment quelqu'un, on sera foutus, s'il tue quelqu'un, on sera dans la merde », songe-t-elle.

Les gens du village ne se souviennent plus exactement quel jour ils se sont réveillés sans entendre Simplet-le-cadet gueuler et frapper son lit.

Recroquevillé sur le lit, il ronfle d'un sommeil profond.

Extrait de la publication

« Il a mangé ? demande quelqu'un à sa mère qui rapporte de l'eau à la palanche.

— Oui.

— Il est guéri ?

— Oui.

— Comment a-t-il guéri ?

— Il est guéri. »

La mère de Simplet-le-cadet s'éclipse aussitôt.

De retour avec la charrette à purin, le père de Simplet-le-cadet raconte que sa bru interdit à son mari de leur donner de l'argent, et qu'il ne lui a donné qu'un peu d'éphédrine et quelques sacs de ciment.

La mère de Simplet-le-cadet ne raconte pas au père tout le délire de son fils. Elle ne le lui avait déjà pas raconté la dernière fois. Le père ne se soucie pas de l'état de la natte encore plus élimée que d'habitude. Il ne s'intéresse qu'à l'éphédrine. Pourvu qu'il ait un comprimé dans la bouche, tout le reste il s'en fout. « Putain ! Qu'ça fait du bien de s'en mâcher un. »

La mère de Simplet-le-cadet découpe des bouts de sacs de ciment en papier d'emballage qu'elle ramollit en les trempant dans l'eau. Puis elle écrase des pommes de terre au pilon. Avec cette purée, Simplet-le-cadet colle les morceaux de papier ramollis sur la natte du *kang* déchiquetée par les coups.

« C'est quand même mieux que s'il avait tué quelqu'un. Ça nous évite de nous retrouver dans la merde », se dit la mère de Simplet-le-cadet.

Elle est assise à côté du four. Absorbée dans ses pensées, elle regarde son fils coller du papier à la natte. Elle essuie ses yeux avec le pan de sa veste, plonge dans ses pensées, essuie à nouveau ses yeux avec le pan de sa veste, replonge dans ses pensées.

Extrait de la publication

Dans le nid de paille d'avoine

Tout est calme. L'aire de battage est blanche au clair de lune. Dans la meule de paille face à la lune, ils se sont construit un nid pour deux.

« Entre !

— Non, toi d'abord !

— Et si on entrait ensemble ? »

Ils s'engouffrent tous les deux, le petit nid s'écroule. La paille glisse lentement et les recouvre.

De ses bras musclés, il essaie de redresser le nid.

« Laisse, on est bien comme ça, non ? » Elle se blottit contre lui.

« C'est vrai.

— Affreux, tu dois me haïr.

— Non, le noiraud de la mine a plus d'argent que moi.

— En tout cas, je ne dépenserai rien. Je mettrai de l'argent de côté en cachette comme ça mon Affreux pourra un jour payer sa dot et se marier.

— Non, j'veux pas.

— Si, si, je mettrai de côté.

— J'veux pas.

— Tu seras obligé d'accepter. »

Il sent qu'elle va pleurer, il se tait.

« Affreux ! dit-elle au bout d'un moment.

— Hmm ?

— Affreux, embrasse-moi.

— Non.

— Allez !

— Ch'uis pas d'humeur.

— Allez ! »

Il sent qu'elle va encore pleurer ; il baisse la tête et dépose un baiser sur sa joue. Un baiser tout doux, tout tendre.

« Non, pas ici, là. » Elle tend ses lèvres.

Il dépose à nouveau un baiser sur ses lèvres, un baiser tiède et mouillé.

« Ça a quel goût ?

— Qu'est-ce qui a quel goût ?

— Moi, ma bouche.

— Un goût d'avoine.

— Mais non ! Recommence ! » Elle tend les bras pour attirer sa tête.

Il l'embrasse : « Ça a toujours un goût d'avoine.

— Tu dis n'importe quoi, je viens juste de manger un sucre candi. Essaie encore ! » Elle attire de nouveau sa tête.

« Du sucre candi, du sucre candi », dit-il en hâte.

Tous deux se taisent.

« Affreux.

— …

— Affreux, dit-elle.

— Hmm ?

— Et si… Et si je m'offrais d'abord à toi ce soir ?

Extrait de la publication

— Non, non, Dame lune est là, c'est pas possible. Une fille du village du clan Wen ne peut pas se conduire ainsi.

— Hmmm. Bon, ben alors plus tard, quand je reviendrai de la mine.

— ... »

S'ensuit un long silence. On entendrait presque la lune qui avance en soupirant.

« Affreux.

— Hmm ?

— C'est le destin.

— ...

— Notre destin est pourri.

— Non, moi j'ai un destin pourri, pas toi.

— Si.

— Non.

— Si.

— Non.

— Si, le mien est pourri, pourri... »

Elle pleure pour de bon. Lui aussi. De chaudes larmes roulent de ses yeux et tombent sur son visage.

Extrait de la publication

Père Wok

On a encore ramené Père Wok du vieux cimetière.

Père Wok vient d'une autre région, il n'a pas de parent dans le village, mais tout le monde l'appelle « Père Wok ». Dès qu'il a trop bu, il se prend pour le père de tout le monde, sans aucune distinction. Les gens du village l'appellent donc ainsi, quel que soit leur âge.

C'est le seul au village des Wen à boire tous les jours et à en avoir les moyens. Cuvette, son cadet, est un haut fonctionnaire du gouvernement provincial. Tous les mois, il lui envoie vingt ou trente yuans, qui partent tous en fumée dans l'alcool.

Père Wok boit sans manger et aime boire chaud. Il a sa propre façon de réchauffer la gnôle. Il s'est cousu une petite poche dans l'entrejambe de son pantalon, il y glisse sa bouteille et le tour est joué. Il lampe deux gorgées, y fourre sa bouteille, relampe deux gorgées, refourre sa bouteille.

Il propose même aux autres d'en boire.

« Tiens, rince-toi donc le gosier avec la gnôle de ton père. » Disant cela, il retient son souffle, rentre son ventre à la peau toute plissée, plonge la main dans sa culotte et en extrait sa bouteille. Elle est toute chaude et ne sent pas que l'alcool…

Extrait de la publication

Certains, dégoûtés, n'en boivent pas. D'autres s'emparent de la bouteille comme d'un clairon et tètent goulûment.

Les yeux mi-clos, la tête inclinée, Père Wok sourit ; il regarde le buveur. Sa bouche s'ouvre et se referme, comme si c'était lui qui picolait.

Quand il est bourré, il se dirige en titubant vers le vieux cimetière. Il fredonne toujours le même petit air, *Contrariété* :

Le jour quand tu me manques, j'saute la barrière,
La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire.

Une fois au vieux cimetière, il s'étire et s'endort sur une grande pierre noire, bras et jambes écartés. Quand il ne fait pas froid, il se met tout nu et laisse les fourmis et les longicornes aller et venir sur son corps.

« Allez au vieux cimetière et ramenez Père Wok en le portant, sinon il va attraper la crève », disent les vieillards aux jeunes. Quatre ou cinq d'entre eux vont le chercher.

Quand ils le trouvent éveillé, ils le taquinent : « Père Wok, montre-nous ton saut du tigre.

— Je suis trop vieux pour ça.

— Mais non, mais non », disent-ils en arrachant de l'herbe pour en faire une tresse.

Alors Père Wok se met à quatre pattes, plante la tresse dans sa raie des fesses et se met à ramper.

« Saute, saute ! » lui crient-ils.

Père Wok ouvre grand la bouche et se met à rugir. Puis il avise un jeune et se jette sur lui. La tresse qui n'est pas tombée et cette pauvre chose qui pend entre ses jambes se

balancent et se tamponnent. Les jeunes se tordent de rire et se roulent par terre.

Aujourd'hui, on a encore ramené Père Wok du vieux cimetière, mais cette fois, arrivé au village, il n'a prononcé qu'une seule phrase et ne s'est plus réveillé.

« Enterrez-moi avec Veuve Trois-P. »

Au village tout le monde est tombé sur le cul. On ne s'attendait pas à ça.

Dans la collection Bleu de Chine – Gallimard

Liu Xiaobo, *La Philosophie du porc et autres essais*
Liu Qingbang, *Cataclysme*, nouvelles
Feng Zikai, *Couleur de nuage*, recueil
Tsering Woeser, *Mémoire interdite*, témoignages
Bei Bei, *Mon petit coin du monastère*, roman
Cui Zi'en, *Lèvres pêche*, roman
Yu Jian, *Un vol*, poème en prose

La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire
Cao Naiqian

Cette édition électronique du livre
La nuit quand tu me manques, j'peux rien faire de Cao Naiqian
a été réalisée le 07 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131259 - Numéro d'édition : 178199).
Code Sodis : N50361 - ISBN : 9782072453397
Numéro d'édition : 233070.

Extrait de la publication